



Bien commun

Daniela Ropelato

Question : Pouvez-vous nous donner un aperçu du bien commun, de la manière dont il est communément compris et de la manière dont nous essayons de le voir ?

Je voudrais commencer par un fait. Les protagonistes de mon histoire sont les mères de Naples, une ville italienne de 3 millions d'habitants. Il y a quelque temps, j'ai pu connaître un quartier de cette ville, parcourir les rues et les escaliers de ces maisons anciennes et parfois pauvres, parler avec certaines de ces habitantes. Ils m'ont fait part de leurs préoccupations et surtout de leur engagement concret et quotidien. Les familles ont des ressources économiques limitées, mais quand il faut nettoyer les classes de l'école, elles le font ; quand il faut tenir compagnie à un malade à l'hôpital, elles se relaient... Ils ont besoin d'une clinique médicale plus proche et ils sont allés voir le maire pour lui demander... Je me demande si je trouverais la même énergie dans les familles d'autres quartiers de cette ville, plus riches et plus modernes... La même attention et le même engagement pour la vie, pour la vie des autres. J'imagine que vous avez la même impression dans beaucoup de quartiers.

Nous pouvons facilement le comprendre, si nous pensons à ce que seraient nos quartiers, nos écoles, nos hôpitaux sans tous ces jeunes, ces femmes et ces hommes, qui se donnent pour défendre et faire grandir ce qui est bon, un bien qui n'est pas individuel, mais qui appartient à tout le monde. C'est quelque chose qui, depuis des centaines d'années, est ainsi défini : le bien commun, le bien qui définit notre humanité, parce qu'il dit qui nous sommes, ce qui est important pour nous.

On estime que le 15 novembre 2022, la population mondiale a atteint 8 milliards d'habitants. Mais les contextes de vie sont très différents : il y a plus de gens qui vivent dans les bidonvilles de la banlieue de Mumbai en Inde que dans l'ensemble de la Norvège en Europe du Nord. Nous savons que l'espérance de vie est également très différente : en République centrafricaine, l'espérance de vie est de 53 ans, alors qu'elle est de 87 ans au Japon...

Lorsque nous pensons au bien commun, il n'est donc pas possible de décrire un seul objet concret ou de donner une définition unique : nous pensons plutôt à un concept ouvert et dynamique, où les différentes dimensions - santé, travail, culture, démocratie,



environnement, paix ... ont des histoires différentes. Il s'agit d'un ensemble de conditions qui rendent possible le développement de notre humanité.

Travailler pour le bien commun signifie donc passer de conditions moins humaines à des conditions vraiment humaines (expression utilisée par *Populorum Progressio*, un document de l'Église catholique rédigé en 1968) : "Quelles sont les conditions vraiment humaines ? Le passage de la pauvreté à l'acquisition des nécessités de la vie ; l'élimination des maux sociaux ; l'élargissement des horizons de la connaissance ; l'acquisition du raffinement et de la culture...". (n. 20 et 21).

Je voudrais vous faire part d'un autre fait.

Récemment, le squelette d'un homme ayant vécu entre 9 000 et 8 000 ans avant J.-C. a été découvert dans une zone d'anciens établissements humains au Moyen-Orient. Ce squelette a suscité un grand intérêt chez les anthropologues parce qu'il appartenait à un homme d'environ 30 ans qui avait une jambe fracturée. Le traumatisme remontait à son enfance et l'homme avait vécu dans cet état pendant presque toute sa longue vie (à l'époque, 30 ans est une longue vie) ! Cela signifie que seule l'aide d'autres personnes lui avait permis de continuer à vivre dans un environnement gravement hostile. Quelqu'un à côté de lui lui avait permis de vivre. Cet homme ne pouvait pas être utile aux autres, mais il n'avait pas été abandonné.

Ce fait a donné aux anthropologues une confirmation importante : à l'origine de la formation des premiers espaces urbains, des premières villes, à l'origine du développement de l'organisation sociale, il y a un choix : les hommes et les femmes ont commencé non seulement à être dans un groupe, non seulement à vivre "avec" quelqu'un d'autre, mais à vivre "pour" les autres. Ce qui tient ensemble et fait grandir nos villes, nos communautés, c'est le choix de vivre "pour".

Notre idée du bien commun est donc la suivante : il s'agit d'un ensemble de conditions de vie qui se développent de plus en plus lorsque chacun d'entre nous fait quelque chose "pour" les autres, en modifiant progressivement nos communautés, en développant une qualité de vie qui permet à chaque communauté de s'épanouir et de transformer la terre, de sorte qu'elle puisse être la maison de tous.

J'insiste sur un point : lorsque nous attendons que les grandes institutions politiques, les grandes entreprises et les puissances médiatiques promeuvent le changement, le bien produit est souvent un bien partiel et fragmenté. C'est pourquoi notre idée du bien commun valorise un autre réseau d'acteurs en tant que protagonistes : la société dans laquelle nous



vivons. Ce sont nos communautés qui sont les principaux protagonistes de la construction du bien commun, le bien de tous.